

# Devenus adultes, les adoptés prennent la parole

L'association Racines coréennes réunit, à Paris, des adoptés de Corée venus du monde entier. Ils sont 15 000 en France



Yolaine Cellier, 39 ans, administratrice de la Ville de Paris, a fondé l'association Racines coréennes en 1995. David Sarrailh, 39 ans, adopté à l'âge de 7 ans. OLIVIER VOISIN/PROMETHEE-MEDIA POUR « LE MONDE »



Les premières générations d'enfants adoptés à l'international, devenues adultes, font désormais entendre leur voix. Et elles portent un discours qui diffère sensiblement de celui des parents adoptifs et des institutions qui organisent l'adoption.

Les adoptés veulent parler de leur propre histoire, mais aussi des évolutions nécessaires pour que le processus se passe mieux pour les enfants. Car l'adoption n'est pas automatiquement bien vécue.

Le rassemblement de quelque 250 adoptés d'origine coréenne en provenance du monde entier, à Paris, du jeudi 28 juin au dimanche 1<sup>er</sup> juillet, témoigne de cette montée en puissance. Au programme de ce « gathering » organisé par l'association d'adoptés français Racines coréennes figure une série de conférences qui intéressent particulièrement les adoptés : l'accès aux origines, les procédures d'accès au dossier d'adoption, l'apport des associations dans le retour en Corée, etc.

Les adoptés d'origine coréenne sont en pointe dans cette réflexion. C'est l'héritage de l'histoire. « Ce sont à la fois les plus nombreux et les plus anciens », explique Yves Denéchère, professeur d'histoire à l'université d'Angers. La Corée du Sud est le pays qui a le plus donné d'enfants à l'adoption internationale dans les années 1970 et 1980. Ils sont 200 000 dans le monde, et 15 000 en France. Y

olaine Cellier, adoptée à l'âge d'un an, a fondé Racines coréennes en 1995, en s'inspirant du nord de l'Europe, où la parole des adoptés est davantage entendue. L'idée était d'abord de créer un espace de parole. « Un lieu d'échange, pour se rencontrer et lutter contre cette impression d'être seuls au monde », explique-t-elle. Racines coréennes constitue aujourd'hui un réseau de quelque 1 200 personnes.

Une autre association, La Voix des adoptés, créée en 2005, commence à se faire entendre. Elle est plus petite et plus revendicative, couvre tous les pays d'origine, y compris la France, mais l'esprit est le même. « On parle toujours du parcours du combattant qu'est l'adop-

**« On parle toujours du parcours du combattant des parents, mais jamais de celui des enfants »**

**Cécile Février**  
présidente  
de La Voix des adoptés

tion pour les parents, mais jamais de celui des enfants », résume Cécile Février, 32 ans, sa présidente, adoptée en Colombie.

Cela y ressemble pourtant bien. Il y a d'abord l'abandon par les

parents biologiques. « C'est cela qui nous réunit », dit David Sarrailh, 39 ans, arrivé en France à 7 ans. Cette séparation précoce et brutale. Puis l'attente dans un orphelinat ou une famille d'accueil. Ensuite le déracinement. « A l'intérieur, on est comme tout Français qui a toujours vécu en France, mais le miroir nous renvoie en permanence à nos origines », explique Hélène Charbonnier, 35 ans, la présidente de Racines coréennes. Les adoptés ne comptent plus les insultes racistes dont ils sont victimes. Enfin, le questionnement sur les origines peut devenir lancinant – même si tout se passe bien dans la famille adoptive.

« En France, le discours sur l'adoption est toujours positif, on met en avant le côté humanitaire, observe M<sup>me</sup> Février. On nous dit : "De quoi te plains-tu ? Tu as été adopté." C'est important d'avoir un espace où l'on s'autorise à dire que tout n'est pas simple, par exemple que l'on pense toujours à ses parents biologiques. »

Ces associations souhaitent envoyer un message aux parents, et surtout aux candidats à l'adoption. « L'enfant a un passé pré-adoptif, même de quinze jours ou d'un mois, affirme M<sup>me</sup> Février. Il ne faut pas le nier. Au contraire, il faut ramasser toutes les informations disponibles, même le nom d'une nourrice dans un orphelinat. Tous les témoignages pourront servir. » Pour ceux qui, le jour venu, souhaitent retrouver leurs parents biologiques, le manque d'informations est cruel. Seule une petite minorité dispose d'indices permettant de retrouver la trace des parents biologiques.

« L'enfant a des droits, dont le plus élémentaire est celui d'avoir accès à sa propre histoire », résume M<sup>me</sup> Cellier. Les parents adoptifs doivent-ils pour autant entretenir eux-mêmes le lien, organiser des voyages, vivre dans le folklore du pays d'origine ? « Non, il faut être ouvert, mais cette recherche est une affaire personnelle », répond M<sup>me</sup> Charbonnier.

Les adoptés sont loin d'idéaliser le retour aux origines. « L'idée n'est pas de favoriser les retrouvailles et de dire qu'après tout ira bien, parce que ce n'est pas vrai », témoigne Kim Linard, 37 ans, originaire de Corée. Après, il faut du temps pour retrouver un équilibre. « Même quand il débouche sur un nom et une adresse, l'enfant adopté, susceptible de dévoiler des secrets de famille, n'est pas forcément attendu dans son pays d'origine. Il cherchait une

mère, il trouve des oncles, tantes, frères, ou cousines. Il voulait de la proximité, mais la barrière de la langue et de la culture empêche la communication... Pour M<sup>me</sup> Charbonnier, le rôle des associations est de soutenir les adoptés dans ces démarches, mais aussi de les aider à « ne pas faire une fixette là-dessus ». « Il faut s'accepter et donner priorité à notre vie », affirme-t-elle.

Les adoptés commencent à s'introduire dans les institutions qui organisent l'adoption en France. Encore trop peu à leur goût. Contrairement à Racines coréennes, La Voix des adoptés n'est pas présente au Conseil supérieur de l'adoption (CSA), un organe consultatif placé auprès du ministère de la famille. L'association n'a pas non plus été consultée lors de la préparation de la récente proposition de loi de la députée UMP Michèle Tabarot, présidente du CSA, visant à augmenter le nombre d'adoptés en France. « Il

faut pourtant un rééquilibrage entre le désir d'enfant à tout prix et le bien-être de l'enfant », affirme Cécile Février, qui plaide pour une adoption « juste, préparée et légale ».

Les futurs parents sont aujourd'hui mieux préparés qu'il y a vingt ou trente ans. Mais pour les associations d'adoptés, les solutions locales devraient être privilégiées. « Il vaut mieux grandir sur place chez un oncle qu'au bout du monde chez un couple riche », affirme M<sup>me</sup> Charbonnier. Ils rejoignent en cela l'actualité. De plus en plus de pays favorisent l'adoption ou la prise en charge des enfants sur place, soit pour des raisons politiques, soit parce qu'ils se développent économiquement. « La France ne cesse de dire qu'il n'y a pas suffisamment d'enfants adoptables, mais il faut respecter la volonté de ces pays, estime M<sup>me</sup> Cellier. L'adoption internationale n'est pas une fin en soi. » ■

GAËLLE DUPONT

**« Le problème, ce n'est pas d'avoir été adoptée, mais d'avoir été abandonnée »**

## Témoignages

Ils sont une quinzaine d'hommes et de femmes, âgés de 15 à 45 ans, nés en France, en Colombie, ou au Brésil, réunis un samedi après-midi dans un café de Paris pour partager leur expérience d'adoptés. L'association La Voix des adoptés a lancé l'invitation. Abandon, relation avec les parents adoptifs, recherche des origines : on entre vite dans le vif du sujet, dans le désordre, au fil des témoignages qui se bousculent et se répondent. « Je me reconnais dans ce qui vient d'être dit », disent souvent les intervenants, avec dans la voix le soulagement de ceux qui se sentent mieux compris.

Pierre, adopté en France (tous les prénoms ont été modifiés), a appris à 40 ans passés son histoire... lorsqu'il a lui-même effectué des démarches pour adopter un enfant vietnamien. C'était écrit sur son acte intégral de naissance. « La première réaction de ma mère a été de s'emporter contre l'administration, qui lui avait dit que je ne pourrais jamais savoir », raconte-t-il. Pourquoi le lui avoir caché ? « J'avais peur que tu m'aimes moins », lui a-t-elle répondu. Lui dit que « ça n'aurait rien changé ». « Longtemps, le consensus a été de

faire table rase du passé des adoptés, observe Cécile Février, présidente de l'association. Les futurs parents sont aujourd'hui un peu mieux préparés. » L'interrogation sur ses origines est devenue pour Pierre « complètement obsédante ». Il a retrouvé sa mère de naissance, mais elle lui a demandé de ne plus lui écrire. « Au moins je sais qu'elle est en vie », tempère-t-il.

### Envie de plaie

Mélanie, elle, a toujours su. Mais ça n'a pas rendu les choses plus simples. « Le problème, ce n'est pas d'avoir été adoptée, mais d'avoir été abandonnée, dit cette jeune femme originaire d'Angleterre. Je le traîne tout le temps. »

Louis, arrivé bébé de Colombie, se représente cette séparation. « Je suis resté une semaine avec ma mère, qui a accouché dans le secret, dit-il. Elle m'a déposé pour ne plus jamais me revoir et continuer sa vie. Quand même, aujourd'hui on sait que même les nourrissons ressentent les choses... » Il a retrouvé sa mère et son demi-frère. « C'est un bonheur intense, incroyable, mais il faut rester méfiant pour la suite », dit le jeune homme.

La peur d'être rejeté une seconde fois est partagée par Bertrand, qui a pourtant le double de l'âge de

Louis. Retrouver sa mère biologique lui a procuré une sensation « indescriptible ». « Comme une explosion cérébrale, mais pas destructrice, restructurante au contraire », raconte-t-il. Mais maintenant il veut « passer à autre chose ». Les participants se trouvent des traits de caractère communs : la difficulté à faire confiance et à se fixer, le besoin d'être constamment rassuré, l'envie de plaie.

Plaire à ses parents adoptifs, en premier lieu. « On a peur qu'ils regrettent de nous avoir adoptés, même s'ils ne le font pas sentir », dit Sandrine. Certains le font. « Dès que quelque chose n'allait pas, c'était lié à mon origine colombienne, explique Magali. En même temps, ma mère disait que l'adoption était le plus cadeau de sa vie. J'ai fini par comprendre qu'elle était malade. »

Gérer les relations avec la famille d'adoption en pleine recherche de ses origines biologiques n'est pas simple. « Au début, ma mère était ravie, raconte Louis. Et puis, au moment où je suis parti en Colombie, elle m'a dit : "Je suis plus ta mère qu'elle." Elle aussi, elle a peur d'être abandonnée. Mais il faut qu'elle comprenne que je ne le ferai jamais. » ■

GA. D.

**La Corée fière des têtes d'affiche Pellerin et Placé**

Ce sont les deux représentants vedettes des adoptés en politique. Jean-Vincent Placé, sénateur Europe Ecologie-Les Verts, et Fleur Pellerin, ministre du gouvernement Ayrault chargée des PME, de l'innovation et de l'économie numérique, sont d'origine coréenne. Le hasard veut qu'ils soient tous deux représentants de ces nombreux adoptés pour qui le sujet n'est pas central. Ils n'ont pas cherché à retrouver leur famille biologique. Fleur Pellerin, – qui n'a pas répondu à nos sollicitations –, n'est même jamais retournée en Corée.

M. Placé, arrivé en France à l'âge de 7 ans, a tout oublié du coréen. Ses parents lui ont proposé de continuer à l'étudier en France, il a dit non. « Tout s'est très bien passé, j'ai été bien accueilli. Je suis profondément français, j'aime ce pays où j'ai la chance de vivre », explique-t-il au Monde. Il ajoute même n'avoir « jamais souffert du racisme »... « Enfin, j'étais déjà très endurci, nuance l'élu. L'orphelinat, ce n'est pas l'endroit le plus chaleureux de la planète. On intériorise beaucoup de choses. » Il n'a d'ailleurs pas oublié qu'Alain Marleix, député UMP (Cantal), l'a appelé « notre Coréen national », ce qu'il a trouvé « détestable ».

Si jusqu'alors les deux élus ne se sont guère passionnés pour leur pays de naissance, la Corée du Sud, en revanche, se passionne pour eux. La nomination de Fleur Pellerin au gouvernement a fait la « une » de la presse locale. Pour la ministre déléguée chargée des PME, ce « buzz » est l'occasion de « renforcer les liens entre les deux pays ». Elle souhaite s'y rendre « dans le cadre de [son] portefeuille », car la Corée développe « un plan de déploiement du très haut débit très ambitieux », a-t-elle déclaré à Nantes le 31 mai.

### « Pour eux, je suis coréen »

M. Placé y a été invité. « J'ai été traité comme une star par les télé, se souvient-il. Le président de l'Assemblée nationale, le ministre des affaires étrangères, et le PDG de Korean Air, le patron des patrons, m'ont reçu. » Il est retourné dans son orphelinat. Mais les Coréens ont « sans doute été surpris, voire mécontents » de sa « distance ». « Ils sont très imprégnés du droit du sang. Pour eux, je suis coréen. Des chefs d'entreprise m'interrogeaient sur la meilleure façon de défendre les intérêts coréens. Je leur ai répondu que je défendais les intérêts français. » ■

GA. D.